



Le sport féminin sort-il de l'ombre ?

Record d'audience pour la Coupe du monde de foot, succès du Tour de France... Dès lors qu'elles sont médiatisées, les compétitions féminines font recette. Mais on est encore loin d'un score de parité entre femmes et hommes.

Malgré des avancées comme le développement de la pratique féminine, l'égalité, notamment dans les responsabilités, n'est pas pour tout de suite.

À l'heure de la communication tous azimuts autour de l'exemplarité des jeux Olympiques et Paralympiques (JOP) de Paris 2024 en matière de parité, le mouvement olympique occulte paradoxalement son passé androcentré. Faut-il rappeler que Pierre de Coubertin, père des jeux Olympiques modernes, était hostile à la participation des femmes ? Il déclarait en 1912 : « Une olympiade femelle serait inesthétique et incorrecte. » Ce n'est qu'en 1928 que les femmes purent enfin participer aux jeux Olympiques à Amsterdam, en athlétisme. Pratique sociale et culturelle éminemment genrée et dominée par les hommes, le sport a-t-il connu une mutation depuis un siècle ? Le sport « féminin » est-il en train de sortir de l'ombre ? Comment expliquer le paradoxe entre l'augmentation de l'audience du sport au féminin et la persistance des inégalités sexuelles pour l'accès aux pratiques sportives et aux postes à responsabilité dans les fédérations ? Trois logiques participent de ces changements : la logique sociale et militante en faveur de la parité, de l'émancipation et du droit des femmes ; les injonctions des politiques européennes en matière de lutte contre les discriminations ; et enfin, la logique économique et l'intérêt des médias/sponsors/communicants d'augmenter les profits du sport-spectacle en élargissant l'assise des audiences et du public potentiel. Cette dernière prenant progressivement le pas sur les deux autres dans le contexte de la marchandisation de la société et du sport. L'aspiration à l'égalité formelle entre les sexes se traduit-elle dans les faits ?



WILLIAM GASPARINI
Sociologue,
professeur
à l'université
de Strasbourg

On pourrait le penser si l'on prend en compte l'engouement pour le sport féminin dans les médias qui s'est fortement accru, notamment ces dernières années. Même si on est loin de la parité, l'offre télévisée des compétitions sportives féminines a quasiment doublé depuis 2018. Cette visibilité est-elle le reflet d'une augmentation de la pratique sportive féminine ?

D'après le récent baromètre national des pratiques sportives de l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep, mars 2023), 71 % des femmes affirment pratiquer occasionnellement une activité physique ou sportive (elles étaient 9 % en 1968). Mais seulement 39 % des licenciés des fédérations sont des femmes. Dans les fédérations sportives olympiques, malgré une politique de quotas, seules deux femmes occupent le poste de présidente, freinées par un système masculinisé depuis sa création. Par ailleurs, le salaire mensuel moyen brut des footballeuses de Division 1 est infé-

Dans les fédérations sportives olympiques, seules deux femmes sont présidentes.

rieur à 2000 euros, loin de la moyenne de 100 000 euros brut mensuels enregistrés par leurs homologues masculins du championnat de Ligue 1. Ainsi, malgré des avancées, la domination masculine perdure dans l'espace sportif. Et l'expression « sport féminin » banalisée, voire condescendante, dans le langage courant, matérialise et ancre encore et toujours la connotation masculine du terme « sport », dénué d'adjectif quand il s'agit des hommes. ■



À LIRE

Le Sport-santé. De l'action publique aux acteurs sociaux, sous la direction de William Gasparini et de Sandrine Knobé, Presses universitaires de Strasbourg, 2021.

Le Football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées, sous la direction de William Gasparini, Fabien Archambault, Stéphane Beaud, éditions de la Sorbonne, 2018.

Le Mondial est l'arbre qui cache la forêt. Le sport féminin est en moyenne seize fois moins médiatisé que son homologue masculin.

Tant que nous serons tenus d'accoler « féminin » au mot « sport », comme s'il s'agissait d'une spécificité, presque d'une rareté, pour rappeler que « ce sport-là » existe aussi, mais demeure toujours en deçà de la force, de la vitesse et donc de l'intérêt produits par les sportifs masculins, cela signifie que la distance à parcourir pour atteindre une forme d'égalité sur le sujet équivaut toujours à un marathon, et non à un sprint final. Le sport reste du sport, qu'il soit indistinctement pratiqué par des femmes, des hommes ou des personnes non genrées. Il demeure primordial de constater que les athlètes soulèvent les foules et nous font vibrer lorsqu'une certaine proximité advient, lorsque nous connaissons leur parcours, leur personnalité, que nous pouvons nous attacher à suivre leurs échecs cuisants et leurs succès retentissants. S'il ne s'agissait de soutenir que la crème de la crème, alors Raymond Poulidor serait un sympathique agriculteur, comme ses parents, et il n'y aurait aucun intérêt à suivre la seconde division de la moindre discipline, tout comme le club du coin. Si, après chaque grande compétition, généralement de football, nous nous questionnons à propos des matins qui chanteraient enfin pour les sportives féminines, l'enthousiasme retombe généralement bien vite. Après les audiences de la Coupe du monde en France en 2019, comme les 12 millions de téléspectateurs pour le quart



MEJDALINE MHIRI
Journaliste,
chroniqueuse
à l'Humanité

de finale victorieux des Bleues contre le Brésil, chacun-e espérait. Quatre ans plus tard, la diffusion de la première division française ressemble à une farce à chaque fois qu'une rafale de vent fait tanguer l'une des rares caméras installées sur place sur un tréteau bancal, sans protection contre la pluie. Quatre ans plus tard, il a fallu que plusieurs

Tricolores menacent de ne plus rejoindre la sélection, en dénonçant notamment le peu de moyens utilisés par leur encadrement, pour se faire entendre. Quatre ans plus tard, un président de fédération commet une agression sexuelle en direct sur l'une des championnes du monde espagnoles, histoire de démontrer aux yeux de tous-tes qu'il reste le patron, conserve le pouvoir. Si les féminines ne grandissent plus tout à fait dans le noir obscur, elles manquent cruellement de lumière.

En janvier dernier, l'Arcom publiait les chiffres concernant la médiatisation du sport au féminin à la radio et à la télévision sur l'année 2021. Résultat : plus de 2300 heures de retransmission pour les féminines, 10 281 heures pour les compétitions mixtes telles que Roland-Garros, et 36 284 heures pour les masculins, soit seize fois plus que pour les sportives... Ce n'est plus une ombre, c'est une éclipse. Pour autant, faut-il totalement désespérer, au risque de déposer les armes ? Non, bien sûr. Les prises de parole courageuses des premières concernées, la force du mouvement post-#MeToo et la vigueur de la réflexion féministe doivent être soutenues, encouragées en ce qu'elles participent à la prise de conscience pour qu'enfin les exploits de chacune puissent nous parvenir et nous faire rêver. ■

2300 heures de retransmission pour les féminines, contre 36284 heures côté masculin.